

# Najia Mehadji, la peinture comme rythme du corps

Dans la campagne d'Essaouira, l'artiste a installé son atelier marocain. Dans un espace à l'architecture traditionnelle s'épanouissent ses volutes florales dont elle a su faire une thématique de l'art contemporain.

AFAF ZOURGANI

Floral II,  
gouache et  
graphite sur  
papier  
76 x 57 cm,  
2017



**A**u détour de la route Marrakech-Essaouira, à 15 kilomètres de la ville, un petit chemin conduit vers un dédale de sentiers bordés de murets de pierre. La densité du silence invite à écouter le plus petit frémissement de la nature. Au milieu de nulle part, un portail bleu, une maison blanche et les couleurs vives des bougainvilliers. Des oliviers encerclés de pierres d'un blanc éclatant sous le soleil. C'est là que Najia Mehadji a choisi de vivre sa part marocaine. « Je vis dans l'entre-deux. Entre Orient et Occident. Dans chacun de mes deux pays, j'ai opté pour les extrêmes. L'effervescence culturelle de Paris et le silence monacal de la campagne à Essaouira. L'ordre et le chaos. Là-bas, je suis dans la profusion des vernisages et des expositions ; ici je suis dans le ressourcement, la méditation, la contemplation de la nature. A Paris, les gens sont déboussolés, submergés par le trop-plein d'informations. Ici, le rapport à la vie est fort, on sent que l'être humain est au plus près de l'essentiel. » L'atelier est isolé de la maison. Najia Mehadji nous conduit d'un pas déterminé vers son territoire. Il faut marcher un bon

moment pour l'atteindre. « J'ai besoin de m'éloigner pour travailler », confie-t-elle en souriant avant de s'atteler à ouvrir l'un après l'autre les volets bleus de son atelier.

## ELLE PEINT DEBOUT, AVEC TOUT LE CORPS

La lumière surgit de toutes parts, s'invite sur les murs blancs et caresse des fleurs géantes sur la toile. « Je ne travaille qu'à la lumière du jour. La lumière d'Essaouira est très pure, presque dure. » Une petite arcade qui mène d'une salle à l'autre, un plafond en bois, une grande nida, des tabourets... « Le loft où je travaille à Paris a des lignes plus modernes. Ici, j'ai voulu donner à mon atelier une touche traditionnelle marocaine. » Sous le regard, des fleurs et encore des fleurs qui délient sur toile ou sur papier leurs pétales tout en couleurs, sombres ou lumineuses. « J'ai conscience du fait qu'utiliser la fleur comme motif aurait pu me desservir. Mais j'ai voulu lui redonner une importance dans l'art. Rendre hommage aux femmes marocaines qui ont toujours brodé des fleurs. D'autres artistes ont travaillé sur la fleur : Monet, Manet ou l'ar-

tiste Georgia dans les années trente. Mais ma façon de me réapproprier la fleur est singulière. C'est un défi. J'ai voulu en faire ce que j'en ai fait : de l'art contemporain. » En traits ou, plus récemment, en larges volutes, fleurs de grenadier ou pivoines, elles sont souvent peintes en motif unique, en gros-plan : « Il y a, d'une certaine manière, de l'autoportrait dans ce que je peins. Souvent, l'œuvre est de ma taille. La toile agit comme un écran, comme une projection de mon mental. » Fleurs en volumes, en volutes, porteuses de volupté ? « Une volupté voulue !, s'exclame l'artiste en riant. C'est ce que m'a enfin donné un travail de trente ans. Une sensualité qui s'exprime davantage. L'envie de me libérer des contraintes techniques et de peindre avec les matériaux que je veux. Mais aussi de libérer mon geste. »

Une liberté qu'elle avait expérimentée dans le théâtre du Polonais Grotowski, dans les années 70. « Grotowski, ce n'était pas un théâtre de spectacle. C'était un théâtre laboratoire qui avait influencé un groupe de peintres italiens, l'Arte Povera. Grotowski militait pour un théâtre où seuls la voix, le souffle, le corps de l'acteur





Un atelier où, surgie de toutes parts, la lumière s'invite sur les murs blancs.

» *Importaient. Et non les costumes ou le décor. Si l'école des Beaux-Arts m'a enseigné la technique, ce théâtre, lui, m'a appris à aller à l'essentiel, à travailler avec peu de choses. Depuis, je peins debout. C'est tout mon corps, ma colonne vertébrale qui travaillent ; je m'engage complètement physiquement, et ainsi, je peux m'engager complètement mentalement. C'est un peu comme une performance. Une peinture performance.* » Najia Mehadji évolue alors dans un univers cosmopolite, où peinture, musique, théâtre s'entre-touche. « J'ai participé à des séminaires de travail avec Peter Brook, et je me rappelle qu'il nous faisait travailler à partir de la gestuelle des derviches tourneurs. Tous ces groupes de théâtre des années 70 étaient ouverts aux autres cultures. A la culture indienne, à la culture japonaise... Personne ne se posait la question de l'identité. » Najia Mehadji donne même des cours d'expression corporelle à des musiciens pendant une dizaine d'années. Dans sa peinture de l'époque, pourtant, elle faisait contre d'une

sorte d'ascèse. Les empreintes de gestes étaient voilées par du papier transparent. Ce sont les laques, en référence à La Chute d'Icare de Matisse. « Longtemps, il y a eu beaucoup d'empreintes je travaillais vraiment directement sur la toile. »

**AVEC LE STICK, LE POINT PEUT DEVENIR LIGNE**

Puis la ligne est arrivée, architecturale. « Une géométrie et une abstraction sensibles parce que j'ai tenu à y intégrer l'art islamique à travers les coupôles. J'ai toujours aimé les monuments de l'art islamique. Je trouve qu'au niveau des proportions, il y a quelque chose que le Corbusier a certainement vu. C'est spacieux, mais le corps humain n'est pas écrasé par la monumentalité des lieux. » « Une architecture liée au cosmos, continue-t-elle. D'ailleurs, les cours intérieurs sont à ciel ouvert. Je me souviens qu'enfant, j'allais dans le riad de mes grands-parents à Fès. Je m'émerveillais de voir de si près les étoiles. A Paris,

on ne voyait rien... » Lignes droites avec ses séries *Mû*, *Tem*, coupôles et prémisses de coupôles avec *Rhombes*, courbes avec les lumineuses *Chaosmos* qui signent l'apparition du stick comme matière dans la peinture de Najia Mehadji. Une matière à la fois fluide et solide : « Le stick est dans la continuité de mon corps. Avec le stick, on voit la matière qui se donne et s'épuise dans des traits continus, contrairement au pinceau. Le point peut alors se muer en ligne à l'infini. On revient donc au fait que le point contient virtuellement la ligne. » Il contient aussi l'arborescence qui ne tardera pas à surgir. « Le végétal est apparu après un voyage le long du Nil, où j'ai visité des temples, vu des colonnes très hautes surmontées de végétal, le même végétal qu'on trouvait le long du fleuve, un emblème de la fécondité. En tant que femme, j'aime mettre en avant les emblèmes positifs, la vie. » Un végétal tracé à bout de bras et de corps, au rythme d'une respiration sereine. Ainsi naissent les arborescences, la grenade, fruit et ville à la

**« C'est tout mon corps, ma colonne vertébrale qui travaillent ; je m'engage complètement, physiquement et mentalement. C'est un peu comme une performance. Une peinture performance »**

**L'ART AU FÉMININ, CE N'EST PAS GAGNÉ...**

Najia Mehadji participe à *elles@centrepompidou* à Beaubourg, une exposition réservée aux femmes et qui a fait polémique. Pourquoi une exposition exclusivement féminine ? La question du genre est-elle encore d'actualité ? Pour Najia Mehadji, si cette exposition a été organisée, c'est parce que, effectivement, il y a un problème. « Dans les expositions collectives, il n'y a pas de parité, alors qu'il y a autant d'artistes femmes que d'artistes hommes. J'avais participé à des mouvements féministes

en France dans les années 70, notamment dans le cadre d'une revue qui s'appelait *Sorcières*, et nous avions fait des statistiques : il y avait alors seulement 5% de femmes dans les musées. Il y a eu des expositions, il y a dix ans à peine, regroupant 20 artistes sans une femme. Aujourd'hui, il y a toujours une majorité écrasante d'hommes. C'est pourquoi je considère que montrer cette collection d'œuvres d'artistes femmes à Beaubourg est fondamental. Autre exemple : le centre Pompidou m'avait

acheté des dessins en 2005. Si cette exposition n'avait pas permis de sortir un quart des œuvres des réserves, on ne les aurait peut-être jamais vues. *elles@centrepompidou* a vraiment été un déclencheur. Ainsi, des galeristes à Paris ont organisé un parcours en octobre dernier, intitulé *Féminin Plurielles* pour montrer les œuvres de leurs artistes femmes. Une artiste a également décidé d'organiser en 2011, dans un musée à Auxerre, en France, une grande exposition de femmes à laquelle je compte participer. »





## NAJIA MEHADJI

- 1950 Naissance de l'artiste à Paris  
1974 Maîtrise d'arts plastiques et d'histoire de l'art à Paris  
1985 Série des Icarus à Essaouira avec une bourse de la Villa Médicis  
1991 Triptyque Mâ, musée des Beaux-Arts de Caen  
1995 Coupole et Rhombe, Institut français de Tétouan  
1997 Fondation Shoman, Amman  
2001 Centre culturel français de Bamako  
2005 Flux Végétal, Attijariwafa Bank, Espace d'art Actua, Casablanca  
2006 Peintures et dessins, 1996-2006, galerie Liberal Bruant, Paris  
2008 Galerie Bab Rouah, Rabat; Galerie Shart, Casablanca

fois. Puis, en 2003, la fleur de grenadier, entre lignes et pleins, annonce les volutes à venir. Des fleurs emblèmes de vie mais aussi de mort, de désagrégation et d'éphémère. « Je pense que la conscience de la mort crée plus de vie. Mon rapport à la vie est très fort parce que j'ai une conscience très forte de la mort. On ne peut aimer la vie si on n'a pas conscience que l'on peut la perdre. »

Dans l'atelier, trois tirages numériques sur le mur. Trois fleurs aux couleurs aquarelle. C'est le travail qu'a effectué l'artiste sur les suites de Goya. « J'ai voulu confronter Les Désastres de la guerre de Goya à mes fleurs de paix, lumineuses, colorées. Invitée à la Chalcographie de Madrid, j'ai pris avec moi des aquarelles. Avec le scan de ces aquarelles, j'ai relié la technique ancienne de gravure sur cuivre ou au burin de Goya à celle, récente, du numérique, car ce dernier relève aussi de l'estampe. »

## LE POÈTE QUI TORÉE

Pourquoi Les Désastres de la guerre? « Les gravures de Goya sont insoutenables, mais la violence, aujourd'hui, l'est aussi. Les massacres en Palestine, ce qui se passe en Afrique... Cependant, je ne veux pas être dans le spectaculaire. Je ne suis pas une artiste conceptuelle. Tout cela est à la fois montré et voilé, c'est dans l'œuvre, de façon subtile parce que je ne suis pas pour l'art qui violence celui qui le regarde. »

Pour appuyer ses dires, Najia Mehadji revient à l'entrée de son atelier, devant de grandes toiles où se tiennent d'étranges pivoines en noir et blanc. « J'ai appelé ces toiles Eros et Thanatos. J'ai peint cette série pendant les bombardements sur Gaza. Ce sont des pivoines sensuelles, elles portent en elles le noir et le blanc, l'amour et la mort. Même la couleur blanche est lumière violente, éclatement, déflagration, ossements. Mais elle pourrait être aussi envol de colombes. Le noir

À gauche :  
Vanité II,  
gouache sur  
papier,  
76 x 57 cm, 2008



L'artiste,  
entre lignes  
et volutes.

et le blanc. Opposés. Tous deux couleurs du deuil. Dans les œuvres de Najia Mehadji, il y a la vie avec ce qu'elle a de violent, de beau. Il y a la recherche d'une origine aux sources multiples, mais il y a également les clins d'œil de l'artiste comme dans la série Taurinomie. « Goya a rendu hommage aux Maures qui toréaient. Un historien espagnol affirme que les origines de la corrida sont arabes et que la cape du toréador n'est autre qu'une version revisitée du burqa. Mais cela, bien sûr, on ne le crie pas sur les toits en Espagne (rires...). Voilà pourquoi j'ai décidé de travailler sur ces gravures. » Sur une malle en raphia, l'artiste nous fait découvrir en avant-première son travail récent, non encore exposé. Après les fleurs noires, les « fleurs rochers » d'une transparence de cristal « parce que la transparence et la lumière m'intéressent avant la couleur », les volutes se font arabesques. Des contraires complémentaires. « La volute, c'est évanescence, je l'obtiens en peignant en blanc sur un papier noir. En noir sur blanc, le motif est plus présent, rappelle la calligraphie. C'est ce que j'appelle les « arabesques ». Je les travaille au pinceau chinois, très large. C'est un rythme du corps, intérieur, féminin, de la courbe, de la volupté. La calligraphie, dans la tradition, c'est masculin. » Un bout de papier sur le mur avec de la peinture dorée sur rouge. Un essai qui n'a pas

abouti. « Pour moi, c'est trop chinois, trop décoratif. C'est trop lumineux et bien qu'on ne voit pas la trace du pinceau. C'est important qu'il y ait une interiorité. Une équation entre la matière, le processus, la peinture que j'utilise et mon geste. » Une discipline de fer, héritage d'un ancien combat toujours d'actualité. « En tant qu'artiste femme et arabe, je me suis aperçue très vite qu'il fallait que j'en fasse plus que les autres. Ça m'a donné l'envie de me dépasser. Je suis une travailleuse, je peins tout le temps, je travaille tout le temps. Nous avons fait le choix, mon mari arabin [Pascal Amei, NDLR] et moi, d'avoir une vie dédiée à la création. »

Avant de quitter l'atelier de l'artiste, on se remémore son propos devant une œuvre de la série Taurinomie où l'on voit un homme qui a pris son élan grâce à sa lance, plantée dans le sol, et survole un taureau dont il frôle les cornes. « Celui-là, je l'ai appelé le poète, parce qu'il a la tête en l'air! ». Najia Mehadji se déplace entre les volutes de la poésie et du rêve, et les lignes de la réalité, celles de nos vérités qu'elle rend plus visibles.

danjamesp@orange.fr, collection du Centre Georges Pompidou, Paris, jusqu'au 25 mai 2010. Être aimé, évocation de la femme dans les cultures du monde, Les Ulis, Essonne, France, VIII Forum des arts plastiques en Ile-de-France, du 8 au 10 avril 2010.